

Henri Bergson (1859-1941)

Matière et mémoire (1896), extraits du chapitre 2, « De la reconnaissance des images. La mémoire et le cerveau »

I. J'étudie une leçon, et pour l'apprendre par cœur je la lis d'abord en scandant chaque vers ; je la répète ensuite un certain nombre de fois. A chaque lecture nouvelle un progrès s'accomplit ; les mots se lient de mieux en mieux ; ils finissent par s'organiser ensemble. A ce moment précis je sais ma leçon par cœur ; on dit qu'elle est devenue souvenir, qu'elle s'est imprimée dans ma mémoire.

Je cherche maintenant comment la leçon a été apprise, et je me représente les phases par lesquelles j'ai passé tour à tour. Chacune des lectures successives me revient alors à l'esprit avec son individualité propre ; je la revois avec les circonstances qui l'accompagnaient et qui l'encadrent encore ; elle se distingue de celles qui précèdent et de celles qui suivent par la place même qu'elle a occupée dans le temps ; bref, chacune de ces lectures repasse devant moi comme un événement déterminé de mon histoire. On dira encore que ces images sont des souvenirs, qu'elles se sont imprimées dans ma mémoire. On emploie les mêmes mots dans les deux cas. S'agit-il bien de la même chose ?

Le souvenir de la leçon, en tant qu'apprise par cœur, a tous les caractères d'une habitude. Comme l'habitude, il s'acquiert par la répétition d'un même effort. Comme l'habitude, il a exigé la décomposition d'abord, puis la recombinaison de l'action totale. Comme tout exercice habituel du corps, enfin, il s'est emmagasiné dans un mécanisme qu'ébranle tout entier une impulsion initiale, dans un système clos de mouvements automatiques, qui se succèdent dans le même ordre et occupent le même temps.

Au contraire, le souvenir de telle lecture particulière, la seconde ou la troisième par exemple, n'a aucun des caractères de l'habitude. L'image s'en est nécessairement imprimée du premier coup dans la mémoire, puisque les autres lectures constituent, par définition même, des souvenirs différents. C'est comme un événement de ma vie ; il a pour essence de porter une date, et de ne pouvoir par conséquent se répéter. Tout ce que les lectures ultérieures y ajouteraient ne ferait qu'en altérer la nature originelle ; et si mon effort pour évoquer cette image devient de plus en plus facile à mesure que je le répète plus souvent, l'image même, envisagée en soi, était nécessairement d'abord ce qu'elle sera toujours.

Dira-t-on que ces deux souvenirs, celui de la lecture et celui de la leçon, diffèrent seulement du plus au moins, que les images successivement développées par chaque lecture se recouvrent entre elles, et que la leçon une fois apprise n'est que l'image composite résultant de la superposition de toutes les autres ? Il est incontestable que chacune des lectures successives diffère surtout de la précédente en ce que la leçon y est mieux sue. Mais il est certain aussi que chacune d'elles, envisagée comme une lecture toujours renouvelée et non comme une

leçon de mieux en mieux apprise, se suffit absolument à elle-même, subsiste telle qu'elle s'est produite, et constitue avec toutes les perceptions concomitantes un moment irréductible de mon histoire. On peut même aller plus loin, et dire que la conscience nous révèle entre ces deux genres de souvenir une différence profonde, une différence de nature. Le souvenir de telle lecture déterminée est une représentation, et une représentation seulement ; il tient dans une intuition de l'esprit que je puis, à mon gré, allonger ou raccourcir ; je lui assigne une durée arbitraire : rien ne m'empêche de l'embrasser tout d'un coup, comme dans un tableau. Au contraire, le souvenir de la leçon apprise, même quand je me borne à répéter cette leçon intérieurement, exige un temps bien déterminé, le même qu'il faut pour développer un à un, ne fût-ce qu'en imagination, tous les mouvements d'articulation nécessaires : ce n'est donc plus une représentation, c'est une action. Et, de fait, la leçon une fois apprise ne porte aucune marque sur elle qui trahisse ses origines et la classe dans le passé ; elle fait partie de mon présent au même titre que mon habitude de marcher ou d'écrire ; elle est vécue, elle est « agie », plutôt qu'elle n'est représentée ; — je pourrais la croire innée, s'il ne me plaisait d'évoquer en même temps, comme autant de représentations, les lectures successives qui m'ont servi à l'apprendre. Ces représentations en sont donc indépendantes, et comme elles ont précédé la leçon sue et récitée, la leçon une fois sue peut aussi se passer d'elles (p. 76-77 ; la pagination est celle de *Wikisource*)

II. Quand nous nous exerçons à apprendre une leçon, par exemple, l'image visuelle ou auditive que nous cherchons à recomposer par des mouvements ne serait-elle pas déjà dans notre esprit, invisible et présente ? Dès la première récitation, nous reconnaissons à un vague sentiment de malaise telle erreur que nous venons de commettre, comme si nous recevions des obscures profondeurs de la conscience une espèce d'avertissement. Concentrez-vous alors sur ce que vous éprouvez, vous sentirez que l'image complète est là, mais fugitive, véritable fantôme qui s'évanouit au moment précis où votre activité motrice voudrait en fixer la silhouette. Au cours d'expériences récentes, entreprises d'ailleurs dans un tout autre but, les sujets déclaraient précisément éprouver une impression de ce genre. On faisait apparaître à leurs yeux, pendant quelques secondes, une série de lettres qu'on leur demandait de retenir. Mais, pour les empêcher de souligner les lettres aperçues par des mouvements d'articulation appropriés, on exigeait qu'ils répétassent constamment une certaine syllabe pendant qu'ils regardaient l'image. De là résultait un état psychologique spécial, où les sujets se sentaient en possession complète de l'image visuelle « sans pouvoir cependant en reproduire la moindre partie au moment voulu : à leur grande surprise, la ligne disparaissait ». Au dire de l'un d'eux, « il y avait à la base du phénomène une représentation d'ensemble, une sorte d'idée complexe embrassant le tout, et où les parties

avaient une unité inexprimablement sentie ». (p. 84-85)

Augustin (354-430), *Confessions* (env. 397-400), extraits du livre XI, Méditation sur *Genèse, 1, 1: In principio fecit Deus...*

2. 2. [...] Il y a longtemps que je brûle de méditer sur ta loi, et de t'en confesser ce que je sais et ce que j'ignore, ce que tu as commencé d'illuminer et ce qui me reste de ténèbres, jusqu'à ce que la force engloutisse la faiblesse. Je ne veux pas qu'à autre chose s'écoulent les heures, où je me trouve libéré des nécessités qu'entraînent la réfection du corps et l'effort de l'esprit et le service que nous devons aux hommes, ou celui que nous ne devons pas et que nous rendons cependant.

2. 3. Seigneur mon Dieu, *sois attentif à ma prière*, et que ta miséricorde exauce mon désir, car, ce n'est pas pour moi seul qu'il bouillonne, mais il veut servir à la charité fraternelle et tu vois dans mon cœur qu'il en est bien ainsi. [...] Que je fasse mes chastes délices, de tes Écritures, sans me tromper en elles et sans tromper par elles! *Seigneur*, sois attentif et *prends pitié*, *Seigneur* mon Dieu, lumière des aveugles et vertu des faibles, et aussi bien lumière des voyants et vertu des forts ! [...] Donne-nous de larges espaces de ce temps pour nos méditations sur les secrets de ta loi, et quand nous frapperons à cette porte ne la ferme pas. Non, ce n'est pas pour rien que tu as voulu faire écrire tant de pages obscures et secrètes et ces belles forêts ne sont pas sans avoir leurs cerfs qui viennent là se ressaisir et se restaurer, se promener et pâturer, se coucher et ruminer. O Seigneur, *parachève-moi* et révèle-moi ces pages! Voici que ta voix fait ma joie, oui ta voix bien plus que l'afflux des voluptés. Donne ce que j'aime: j'aime, en effet, et cela, c'est toi qui l'as donné. Ne délaïse pas tes dons, et ta plante ne la dédaigne pas dans sa soif! Puissé-je te confesser tout ce que j'aurai trouvé dans tes livres, et *entendre la voix de la louange* et te boire et considérer *la merveille de ta loi*, depuis *le principe* où tu fis *le ciel et la terre*, jusqu'au règne éternel avec toi dans ta sainte cité !

[...]

3. 5. Fais que j'entende et comprenne comment *dans le principe* tu as fait *le ciel et la terre*. Moïse l'a écrit. Il l'a écrit et il s'en est allé; il est parti d'ici passant de toi à toi, et maintenant il n'est pas devant moi. Car s'il y était, je le retiendrais, je le prierais, je le supplierais en ton nom de m'ouvrir le sens de ces mots; je tendrais les oreilles de mon corps aux sons jaillissant de sa bouche. S'il me parlait en hébreu, c'est en vain que sa voix frapperait mes sens: rien n'en toucherait mon intelligence. En revanche, s'il me parlait en latin, je saurais ce qu'il dirait. Mais d'où saurais-je s'il dit vrai? Et quand bien même je le saurais, est-ce de lui que je le saurais? C'est au-dedans de moi, oui, au-dedans, dans la demeure de la pensée, que la Vérité, qui n'est ni hébraïque, ni latine, ni grecque, ni barbare, sans se servir d'une bouche ni d'une langue, sans bruit de syllabes, me dirait : «Il dit vrai». Et moi, rempli aussitôt de certitude, je ferais confiance à cet homme qui est tien et lui dirais «Tu dis vrai».

Mais puisque je ne peux l'interroger, c'est toi, dont il était rempli quand il a dit vrai, toi, ô vérité, que je prie, toi, mon Dieu, que je prie: *Sois indulgent pour mes péchés*; à lui, ton serviteur, tu as donné de dire ces choses; à moi, donne aussi de les comprendre.

4. 6. Voici que le ciel et la terre sont; ils crient qu'ils ont été faits, car ils changent et ils varient. Or, pour tout être qui n'a pas été fait et qui pourtant est, il n'est pas question d'avoir en lui quelque chose qui n'y était pas auparavant, c'est-à-dire de changer et de varier. Ils crient aussi qu'ils ne se sont pas faits eux-mêmes : «Si nous sommes, c'est parce que nous avons été faits. Nous n'étions donc pas, avant d'être, pour pouvoir nous faire nous-mêmes». [...]

5. 7. Mais comment as-tu fait le ciel et la terre, et quelle machine as-tu employée pour une œuvre aussi grandiose? [...] Tu n'avais rien en main pour en faire le ciel et la terre, car d'où te serait venu cet élément, que tu n'aurais pas fait, dont tu ferais quelque chose? Quelle est la chose qui «est» pour une autre raison que parce que toi tu «es»? Donc tu as parlé, et les choses ont été faites, et c'est dans ton Verbe que tu les as faites.

6. 8. Mais comment as-tu parlé? Serait-ce à la manière dont la voix se fit entendre de la nuée, quand elle dit: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé*? En effet, cette voix fut émise et transmise, commença et s'acheva. Les syllabes résonnèrent et passèrent, la deuxième après la première, la troisième après la deuxième et ainsi de suite, jusqu'à la dernière après toutes les autres et jusqu'au silence après la dernière. Il est donc clair et manifeste que c'est le mouvement d'une créature qui l'exprima, en servant ta volonté éternelle, lui qui est temporel. Et ces paroles, tes paroles, formées pour un temps, c'est l'oreille extérieure qui les transmet à l'intelligence vigilante, dont l'oreille intérieure est à l'écoute de ta Parole, le Verbe éternel. Mais l'intelligence, elle, compara ces paroles qui résonnaient dans le temps, avec ta Parole, ton Verbe éternel dans le silence. Et elle dit : «Ceci est autre chose, et de loin; oui, de loin ceci est autre chose ! Ces paroles sont de loin au-dessous de moi, et même elles ne sont pas, car elles fuient et passent. Or, la Parole, le Verbe de mon Dieu, au-dessus de moi *demeure pour l'éternité*». Si donc, avec des paroles qui résonnent et passent, tu as dit que soient faits le ciel et la terre, si c'est ainsi que tu as fait le ciel et la terre, il y avait déjà une créature corporelle avant le ciel et la terre, une créature qui pût par ses mouvements temporels propager temporellement cette voix. Mais aucun corps n'existait avant le ciel et la terre; ou, s'il en existait un, tu l'avais certainement formé sans te servir d'une voix passagère, pour former avec lui une voix passagère qui te servirait à dire que soient faits le ciel et la terre. Quel que fût, en effet, ce corps qui te servirait à former une telle voix, s'il n'eût pas été formé par toi, en aucune façon il n'existerait. Donc, pour former ce corps qui te servirait à former ces paroles, quelle parole as-tu dite? (*Traduction de E. Tréhorrel et G. Bouissou*)

Quelques citations de Paul Valéry
(1871-1945)

Mes vers ont le sens qu'on leur prête.
Celui que je leur donne ne s'ajuste qu'à
moi, et n'est opposable à personne.
(« Commentaires de *Charmes* » [1929],
Œ, I, 1509)

[...] *il n'y a pas de vrai sens d'un texte.*
Pas d'autorité de l'auteur. Quoi qu'il
ait *voulu dire*, il a écrit ce qu'il a écrit.
Une fois publié, un texte est comme un
appareil dont chacun se peut servir à sa
guise et selon ses moyens : il n'est pas sûr
que le constructeur en use mieux qu'un
autre. (« Au sujet du *Cimetière*
marin » [1933], *Œ*, I, 1507)

Une Histoire approfondie de la Littérature
devrait [...] être comprise, non tant
comme une histoire des auteurs et des
accidents de leur carrière ou de celle de
leurs ouvrages, que comme une *Histoire*
de l'esprit en tant qu'il produit ou
consomme de la « littérature », et cette
histoire pourrait même se faire sans que le
nom d'un écrivain y fût prononcé.
(« L'enseignement de la poétique au
Collège de France » [1937], *Œ*, I, 1439)